

Zeitschrift: Actio : un magazine pour l'aide à la vie
Herausgeber: La Croix-Rouge Suisse
Band: 95 (1986)
Heft: 1

Artikel: L'esprit de Genève
Autor: Wiedmer-Zingg, Lys
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-682069>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 18.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Lys Wiedmer-Zingg

L'avenue de la Paix, qui déroule son macadam le long du Jardin botanique, devant l'ONU, place des Nations, jusqu'au Comité international de la Croix-Rouge (CICR), tout ce trajet – comme d'autres points névralgiques de la ville, d'ailleurs – ressemblait par moments à une zone occupée: barrages de rues sévèrement gardés et sirènes de police pour annoncer l'arrivée imminente du cortège des voitures officielles.

Le courant est-il passé?

A Genève, il y avait les Américains et les Russes... et le reste du monde. Mais ce dernier n'est guère qu'un simple observateur lorsqu'il s'agit de paix mondiale. Deux hommes personnaient deux super-puissances «grantes» de l'équilibre de la terreur: Michael Gorbatchev, l'homme «jeune» du Kremlin, qui sut habilement se servir des médias, se distinguant des Moscovites rigides et impassibles, et Ronald Reagan, l'homme «agé» de Washington à qui on ne la fait pas!

Une question purement émotionnelle – que les lecteurs et lectrices assidus des journaux à sensation connaissent bien – fit subitement irruption dans notre monde froid et équipé d'armes sophistiquées, occupant du coup tous les esprits: «Est-ce que le courant passe? S'apprécieraient-ils? Se détestent-ils?»

C'est à ce fil ténu que tenait l'esprit de Genève – et peut-être même la paix et notre avenir. «Est-ce qu'ils s'apprécient?», telle était la question dont l'insistance scandait les conférences de presse russes et américaines après le décret du black-out total en matière d'information. Qui, des Russes, farouches, ou des Américains, d'habitude si bien disposés à l'égard des médias, a demandé un tel black-out? La question demeure sans réponse.

Peu à peu, l'information a filtré. «Le courant est passé!» Et le 19 novembre, après la première rencontre, la sympathie réciproque naissante a été mesurée avec précision: Au lieu des 15 petites minutes prévues, les deux hommes d'Etat passèrent pour la première fois une heure en tête-à-tête en présence de deux interprètes seulement.

Un personnage de l'entou-

Rencontre Reagan/Gorbatchev, Genève, 19–21 novembre 1985

L'esprit de Genève

En 1955, et pour la première fois depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, le président des Etats-Unis, Eisenhower, et le chef du Parti communiste soviétique, Nikita Krouchtchev, évoquèrent l'esprit de Genève. A l'époque, deux policiers assuraient la sécurité personnelle d'Eisenhower. On évoqua à nouveau ce fameux «esprit de Genève», lors de la rencontre des deux hommes les plus puissants de la Terre, le président des Etats-Unis, Ronald Reagan, et le secrétaire général d'URSS, Michael Gorbatchev. Pour la première fois depuis six ans, on s'est assis autour de la même table, les yeux dans les yeux. Mais deux simples policiers n'ont pas suffi; on a fait appel à des milliers de membres des forces de l'ordre, soldats et agents secrets, pour protéger l'homme de l'homme.

rage de Reagan l'avait prédit peu de temps auparavant. «Les trois premières minutes décidèrent de l'issue de ce sommet. Certes, pour Reagan tous les Russes sont inquiétants; mais s'il le sentiment qu'un dialogue est possible, alors la partie est presque gagnée.»

«Le courant est passé», déclara, après la troisième rencontre privée, Larry Speakes, le porte-parole de la Maison-Blanche. Et Gorbatchev d'affirmer à son tour: «Nous estimons judicieux de converser en tête-à-tête.»

Des poissons rouges pour les médias

Imaginez la situation: 3500 professionnels de l'information venus du monde entier avaient envahi Genève pour relater la rencontre Reagan/Gorbatchev avec des yeux d'Argus. Et puis il y eut ce black-out total. La cohorte des journalistes a dû alors se rabattre sur le menu quotidien de l'histoire mondiale.

Les Américains, qui occupaient l'hôtel Intercontinental, se sont précipités aux conférences données par Larry Speakes. Les routiniers de l'information usaient de tout leur savoir pour essayer de soustraire quelques détails au porte-parole de la Maison-Blanche. C'est à lui, d'ailleurs, qu'on attribue la phrase qui circulait dans les milieux de la presse: «Celui qui prétend savoir, ne sait rien, et celui qui sait, se tait.»

C'est lui encore qui a entraîné la «meute» sur le terrain d'événements secondaires, tel, par exemple, le chemin de gravier sur lequel débambulaient Reagan et Gorbatchev par une bise glaciale. Les journalistes russes et occidentaux

pouraient suivre ces briefings sur grand écran, dans un Palais des Congrès transformé en centre de presse. Pour la petite histoire, voici l'anecdote qui reçut le plus vaste écho dans la presse internationale: pendant leur séjour genevois, les Reagan ont habité la Villa de Saussure, propriété et actuelle résidence de l'Aga Khan, sise dans la petite commune de Genthod, à cinq kilomètres de Genève. Le peint Hussein, âgé de 11 ans, y avait laissé un message recommandant bien de ne pas oublier de nourrir ses poissons rouges. Et bien, Papa Reagan a obéi!

Le malheur des uns fait le bonheur des autres. A la recherche éperdue de la moindre information, les reporters du monde entier se pressent à la cérémonie de pose de la première pierre du Musée international de la Croix-Rouge, rue de la Paix, sur un terrain appartenant au CICR. Au milieu d'hôtes illustres, Raïssa Gorbatcheva et Nancy Reagan ont toutes deux rappelé dans leurs discours la tâche importante de la Croix-Rouge en matière de paix. A l'extrême droite, Ursula Furgler, épouse du président de la Confédération.



PETITE HISTOIRE DES SOMMETS

1945 A Yalta, Churchill, Roosevelt et Staline se mettent d'accord sur le partage de l'Europe en sphères d'influences. Peu après la Conférence de Potsdam, les Américains lancent deux bombes atomiques sur Hiroshima et Nagasaki.

1955 Le président américain Eisenhower et le ministre soviétique Boulganine se rencontrent à Genève. Le monde y voit un signe de détente, mais la Conférence n'apporte aucun résultat.

1958 Eisenhower accueille Nikita Krouchtchev en visite officielle aux Etats-Unis. Lors des entretiens de Camp Davis, le désarmement figure pour la première fois à l'ordre du jour. L'Union soviétique devient progressivement une grande puissance.

1961 A Vienne, en Autriche, le jeune président Kennedy et l'intempêt Nikita Krouchtchev s'affrontent. L'échec de la conférence prélude à la confrontation: d'abord le mur de Berlin, puis la crise de Cuba.

1972 A Moscou d'abord, puis, une année plus tard, à Washington, le premier secrétaire du Parti communiste d'Union soviétique, Leonid Brejnev, et le président américain ne mettent toutefois pas un terme à la course aux armements. Retrospectivement, ce sommet compte parmi les plus réussis.

1974 Le président Ford, qui vient de s'installer à la présidence, poursuit les contacts au sommet avec les Soviétiques et se rend à Vladivostok. Brejnev, soucieux, se sent un partenaire à part égal avec les Américains.

1979 Brejnev et Carter se donnent l'accablé pour fêter la signature des accords SALT II sur le désarmement. Peu après, les troupes soviétiques font leur entrée en Afghanistan. C'est l'échec de la détente.

1985 Après cinq années de gel des relations, le huitième sommet entre le président américain Ronald Reagan et le premier secrétaire Michael Gorbatchev a lieu à Genève du 19 au 21 novembre 1985. Selon les estimations d'instituts scientifiques – les données exactes restent tenues secrètes à Washington et Moscou – les Etats-Unis disposaient de plus de 26 000 têtes nucléaires et d'un potentiel de destruction de 4200 mégatonnes TNT. L'Union soviétique, quant à elle, aurait 25 000 têtes nucléaires et un potentiel de destruction de 9200 mégatonnes.

pas survénus. Le porte-parole soviétique, L. M. Zamiatine, qui se moquait de la technicité occidentale défaillante (car le micro tombait parfois en panne): «Si cela se produisait chez nous...», donnait lui aussi des conférences de presse aussi dépourvues d'informations que celles de Larry Speakes. Il a refusé sèchement et avec virulence de répondre à toutes les questions touchant aux droits de l'homme, prétendant qu'elles n'avaient rien à voir avec

le sommet. Au milieu de toutes ces futilités, je n'ai pu m'empêcher d'admirer nos collègues américains qui ont su faire du sommet de Genève un supershow professionnel à la Dallas ou Dynasty pour la télévision américaine.

La guerre des places

Outre les deux quartiers généraux des médias, l'Intercontinental et le Centre de presse international, les endroits dignes d'intérêt aux alentours de Genève, ne manquaient pas. Le nombre de places limité et réservé aux intéressés donna chaque fois lieu à des combats acharnés.

Une fois même, on en vint aux mains. Les photographes et les caméraman avaient particulièrement intérêt à suivre les événements en direct. Chaque fois, on procédait à un tirage au sort, les rencontres les plus prisées étant celles qui se partageaient entre quatre ou plutôt huit yeux (deux interprètes étant toujours de la partie), entre Reagan et Gorbatchev, à la Villa Fleur d'Eau ou à l'ambassade d'Union soviétique.

Que se soit les places pour les réceptions organisées à la Villa de Saussure (résidence du couple Reagan), à l'ambassade d'Union soviétique, au Château du Reposoir, au pied de la localité de Pregny ou à la Gandole, ou le président de la Confédération (1985), M. Kurt

Furgler, reçut ses hôtes, toutes furent également très convoitées. Gagner une place autorisait à assister en spectateur à l'arrivée et au départ des deux Grands dans leur limousine officielle, et faire le pied de grue sous un vent glacial pour saisir au passage un geste ou un sourire amical. Les professionnels dédaignaient ces endroits, car il y avait davantage de choses à voir et à vivre dans le centre de presse. Tout ce qui se passait à l'extérieur était retransmis en direct sur grand écran. Et les commentaires détaillés furent bien plus utiles que les bribes que l'on pouvait saisir au vol en attendant dehors pendant des heures.

La guerre de l'élégance ou la rencontre autour d'une tasse de thé

Le programme réservé aux dames, évoqué d'abord avec une bienveillance amusée par les têtes pensantes des médias, se révéla soudain comme l'événement secondaire le plus important. Tout à coup, deux épouses se soumettaient aux feux de la rampe, épreuve à laquelle leurs chefs d'Etat de moins tentaient volontairement d'échapper. Nancy et Raïssa! La guerre et la paix restaient comme d'habitude une affaire d'hommes; mais cette fois, même l'opinion publique mondiale en était exclue. Ces dames devaient se contenter d'être charmantes, de caresser des têtes d'enfants et de prendre le thé.

Un journaliste de Washington qui avait posé à Ronald Reagan (chef d'état-major de la Maison-Blanche) la question de la signification ou du non-sens d'un tel programme de dames, s'entendit répondre que les femmes ne comprennent de toute façon rien aux conversations sur le désarmement. Jugement qui fit monter aux barricades toutes les féministes américaines! A quoi les Américains rétorquèrent à l'occasion d'un sondage que pour elles le problème le plus important n'était pas l'amour, ni le mariage, ni la carrière professionnelle, mais bien la paix. 92% des femmes interrogées se prononcèrent pour la paix!

Mesdames Raïssa Gorbatcheva et Nancy Reagan méritent à bien leur programme,

chacune de son côté, se rencontrant tout de même deux fois pour le thé sans parler des manifestations officielles et mondaines. Ensemble et en compagnie de M^{me} Ursula Furgler, l'épouse de président de la Confédération, elles posèrent la première pierre du premier Musée international de la Croix-Rouge. (Actio a rendu compte de ce projet dans son numéro d'octobre 1985.)

Lors de la pose de cette première pierre, le mot PAIX, que tout le monde se gardait bien de prononcer, fut exprimé clairement pour la première fois.

Raïssa Gorbatcheva déclara: «Il se peut que les hommes aient une optique différente en matière de paix; voilà pourquoi nous devons trouver un langage commun, lorsqu'il s'agit de l'existence, de la santé et du futur de l'humanité.» Et elle promit que l'Union soviétique, en reconnaissance des services rendus par la Croix-Rouge à la cause de la paix, était prête à encourager et soutenir le réalisation du Musée.

Quant à Nancy Reagan, elle remit un chèque de 10 000 dollars, en rappelant que Genève était le lieu de naissance d'Henry Dunant: «On ne peut contester aujourd'hui le rôle considérable que joue la Croix-Rouge en matière de paix et de protection de la vie.»

Une chance pour la Suisse

Durant le sommet de Genève, la Suisse a joué un rôle beaucoup plus actif que prévu. Ce fut aussi sans aucun doute l'heure de chance du président de la Confédération (1985), M. Kurt Furgler. A certains moments, c'était comme si, pour l'opinion mondiale, le brave petit David, alias la Suisse, avait réussi à réunir autour d'une même table deux Goliath sur le point de se livrer combat et d'entraîner le monde entier dans leur chute.

Les événements survenus à Genève ont représenté un acte de politique extérieure suisse active. De plus, jamais la Suisse neutre en général, ni Genève en particulier n'avaient vécu une telle opération publicitaire. Car 3500 envoyés spéciaux professionnels étaient présents à Genève pour rendre compte de ce fameux sommet. □

REPORTAGE

En attendant Godot

Que peut-on faire pour tromper le temps lorsqu'un président américain et un premier secrétaire d'Union soviétique ressentent les quelque 3500 représentants des médias comme des gêneurs, dont les commentaires dérangeants pourraient remettre en question le fragile consensus obtenu? Que peut-on faire donc? Converser ensemble, profiter de toutes les occasions pour tenir nos mini-sommets à nous: dans la grande salle de conférence par exemple, dans l'attente interminable, parfois jusqu'au milieu de la nuit, d'une information, les yeux braqués sur le message lumineux déroulant continuellement son «Standby for replay of news». Autre possibilité: une table de la cafétéria autour de la xème tasse de café de la journée, la file d'attente du self-service, «la queue pour la bouffe» comme le dit prosaïquement un Allemand, ou bien encore l'un des nombreux coins et recoins de la maison, après être tombé par hasard sur l'un des reporters radio ou de la télévision, à la recherche fébrile d'une information. Et voici quelques-uns des propos recueillis çà et là.

La marasme de l'économie soviétique

Morton Kondracke, chef de l'agence de Washington de «Newsweek»: «Pour les questions de fond, rien n'a vraiment changé. Les problèmes d'hier resteront les problèmes de demain. Il faut toutefois savoir que l'Union soviétique s'intéresse aujourd'hui au désarmement pour essayer de sortir son économie du marasme qu'elle connaît actuellement.»

Le Canada se sent un peu trop détaché

Christiane Berthiaume, de «Radio-Canada», se livre à une sorte de mea culpa: «Au Canada, on fait trop peu de choses pour la paix. Nous nous considérons neutres pour tout. Une attitude qui n'est pas juste à mon avis.»

L'ESPRIT DE GENÈVE

Se débarrasser des dépendances

Nestas Kagenka, de la «Tanzania New Agency», me confie: «Si on a vraiment décidé ici à Genève, de s'engager dans une politique de détente, nous, jeunes Etats africains, pouvons effectivement croire en un avenir plus pacifique et espérer que nous parviendrons un jour à nous libérer de tous les jeux d'influences oppressants. L'argent pour des projets de développement utiles à notre pays pourra à nouveau arriver jusqu'à nous.»

On ne peut plus rien faire sans les grandes puissances

«Comme à l'époque de la féodalité, sans les grands seigneurs, nous ne sommes plus rien», remarque Karl Georg Gruber du «Süddeutscher Rundfunk» de Stuttgart. «Nous avons besoin des accords que les deux grandes puissances concluent entre elles. Sans ces accords, il ne peut y avoir de rapprochement entre les deux Etats allemands. Les relations interallemandes ne peuvent s'améliorer que s'il existe un meilleur climat entre les deux supergrands. Il s'agit avant tout de prendre des mesures qui permettent de rétablir la confiance. Le fait qu'à Genève il ne pouvait rien se passer d'autre qu'un premier pas de part et d'autre est dans la logique des choses. Les conditions sont beaucoup trop complexes, à commencer par le désarmement, sans parler des tentatives de gagner de l'influence dans les pays du tiers monde. Nous, Allemands de la République fédérale, ne devons pas en premier lieu jouer la carte nationale. Nous devons au contraire rechercher avec nos partenaires européens à donner du poids à l'Europe afin de pouvoir influencer dans le bon sens les deux supergrands.»

La guerre des étoiles: pour nous, une utopie

Read M. Arif, de l'«Iraning News Agency», Bagdad, livre son amertume: «Lorsque l'on parle à Genève de désarmement ou de guerre des étoiles, pour nous, c'est de la pure théorie. Au Liban, que l'on appelait autrefois la Suisse de l'Orient et où des communautés très diverses coexistaient pacifiquement, la mort frappe quotidiennement. Depuis cinq ans, telle est notre réalité. En Iran et en Irak, il n'y a pratiquement plus une seule famille qui n'ait à déplorer la perte de l'un de ses membres dans cette guerre stupide. Nous espérons en arrivant ici que les deux supergrands joueraient de leur influence respective pour mettre un terme à ce conflit. Seuls, nous ne pourrions jamais arriver à la paix.»

L'Etat de grâce

Tout au long du sommet, la Suisse a joué un rôle beaucoup plus actif que prévu. Incontestablement, ce sommet aura été l'heure de gloire du président de la Confédération, Kurt Furgler. L'opinion publique internationale a eu presque l'impression que la Suisse, tel un petit David courageux, avait appelé à la table des négociations deux Goliaths belliqueux, prêts à s'affronter et à entraîner le monde entier à sa perte.

A Genève, la politique étrangère suisse a joué sa carte: une opération de relations publiques d'une ampleur que ni la Suisse ni Genève n'avaient connue jusque là, et ce devant 3500 témoins: les professionnels de la presse.

Un climat, si agréable soit-il, ne prouve pas la réussite du sommet

William Hyland, rédacteur en chef de la revue américaine «Foreign affairs»: «Nous ne saurons que dans plusieurs mois, voire plusieurs années, si le climat de Genève s'est maintenu ou non. Mais le maintien de bonnes relations ne sera pas suffisant pour conclure à la réussite du sommet: il faudra d'autres résultats.» □

Allocution prononcée par Jacques Vernet, président du Conseil d'Etat, le 20 novembre 1985, à l'occasion de la pose de la première pierre du Musée de la Croix-Rouge

La pose de cette première pierre au cours de 1985, c'est-à-dire l'année même où se fête le 75^e anniversaire de la mort de M. Henry Dunant, n'est pas due à une coïncidence totalement innocente.

En effet, c'est l'actualité d'Henry Dunant et de son message qui ont finalement conditionné le choix du type de ce musée.

Ses promoteurs pouvaient légitimement se poser la question: fallait-il créer un musée classique et modeste; fallait-il au contraire en faire un musée-événement, un musée-outil, un musée porte-parole pour offrir à ses visiteurs un message d'aujourd'hui, comme le message d'hier.

Or, Henry Dunant n'est (hélas) pas un génie poussiéreux et le Musée ne sera donc pas un simple livre d'histoire, car

Les hommes peuvent avoir – et ont – une philosophie différente, mais il nous faut simplement trouver un langage commun lorsqu'il est question de vie et de santé de l'avenir de l'homme.

Extrait de l'allocution de M^{me} Gorbatchev lors de la cérémonie de la pose de la première pierre

Dunant doit nous interpeller encore et toujours; le Musée nous interpellera donc.

Ah! comme nous serions heureux si l'emprisonnement politique, la torture, la guerre avaient pris fin, si l'humanité avait enfin perçu la dynamique de l'harmonie.

Ah! comme nous voudrions pouvoir relater l'histoire d'une Croix-Rouge qui aurait achevé sa mission.

Mais depuis quarante ans, sans qu'aucune leçon durable n'ait été tirée de la monstruosité du conflit de 1939–1945, nous n'avons cessé d'être en plein Solférino.

Dunant, tout comme nous, vivait dans une Suisse relativement prospère, assez pacifi-



On communique mieux lorsque l'on se connaît mieux. L'«esprit de Genève» a commencé à se faire sentir, lorsque l'on a pu constater que les deux «grands» avaient ouvert la voie au dialogue.

que et très industrielle, exempte de conflits majeurs depuis trois siècles et demi, mais, contrairement aux télé-spectateurs d'aujourd'hui, victime de la banalisation de l'image, ce qu'il a vu l'a choqué. Plus profondément que nous et plus durablement.

Après Solférino, il n'est pas allé tranquillement voir un match ou ce qui en tenait lieu à l'époque.

De ce choc est né un combat, la lutte pour le respect de l'autre même au cours d'un conflit, car il avait compris que le mépris de l'homme couché par l'homme debout implique en réalité le mépris de soi, finalement la perte de son propre respect.

Fille de la neutralité, la Croix-Rouge est une idée bien helvétique, car la neutralité est l'une des facettes du respect de l'homme par l'homme. La neutralité donne à la Croix-Rouge un environnement; en retour, la Croix-Rouge donne à la neutralité un but et un sens.

La Suisse et la Croix-Rouge ne vont donc pas l'une sans l'autre, même si, à partir de Genève, elle a étendu son esprit dans le monde entier parmi des centaines de millions d'êtres humains. Quel plus beau motif à notre prestige; quel plus beau vecteur à notre audience!

Cependant, pour mériter notre place, il nous faut, nous autres Suisses, sans cesse re-

faire l'effort de prise de conscience qui fut celui d'Henry Dunant et mesurer ce que signifie la neutralité quand la tourmente gronde de tous côtés. Ce Musée sera un aiguillon, piquant dans le flanc de nos égoïsmes douilletts.

Si Genève est devenue le lieu de rencontre qu'elle est aujourd'hui, donnant sa dimension spécifique à la politique étrangère de ce pays, c'est bien parce qu'au travers des heures et des malheurs du siècle, un peu de l'esprit Croix-Rouge est progressivement devenu un peu de l'esprit de Genève, imprégnant ceux qui s'y rencontrent dans la mesure humainement possible.

C'est pourquoi, par vents et

Dans cette ville qui visitent les responsables internationaux et les touristes, le monde se verra rappeler ce qui fait sa force cachée: l'humanitarisme.

Toutes les nationalités se rendront ensemble sur cette paisible colline pour apprendre ce qui a été fait, et ce qui peut être fait – ensemble.

Extrait de l'allocution de M^{me} Reagan

lors de la cérémonie de la pose de la première pierre

marées, au nom de «ceux de Genève», nous répétons: Genève sera d'autant plus genevoise, donc d'autant plus suisse, qu'elle sera ouverte au monde, compatissante à la misère humaine, rétive à toute complaisance à l'égard des tyrans, pour soulager, accueillir, porter témoignage, être en un mot porteuse du message de la Croix-Rouge, conçu comme mission permanente de sauvegarde de notre commune dignité d'hommes au-delà des races, des idéologies et des divergences que nous nous ingéions à secréter.

Les autorités genevoises, celles de la Ville de Genève et de toutes les communes, comme celle de notre République et Canton, sont certaines d'avoir représenté le peuple souverain de Genève en s'engageant fortement dans la réalisation de ce Musée.

Par ma voix, elles adressent leurs vœux les plus chaleureux à ceux qui l'ont conçu, encouragé ou financé et lui souhaitent, non seulement de nombreux visiteurs, mais une présence véritablement rayonnante. □

LES BONS OFFICES DE NOTRE PAYS

(Samstagrundschaub
du 23 novembre 1985)

Monsieur le président de la Confédération, examinons ce sommet d'un point de vue spécifiquement suisse, autrement dit, qu'a-t-il apporté à la Suisse?

Furgler: Je pense que la Suisse est simplement restée fidèle à elle-même. Nous avons une mission historique en tant qu'Etat neutre mais armé, à savoir de contribuer à la solution des conflits en offrant nos bons offices. Si l'on étudie l'histoire suisse, si l'on étudie notre politique étran-

gère, la politique de notre gouvernement et de notre peuple, on constate que nous ne nous isolons pas des autres Etats, mais, au contraire, que nous nous ouvrons afin d'unir, et non pas de désunir, les nations. Nous jouons donc le rôle de pont. Et c'est ce qu'ont également senti les deux partenaires. Je pense que cela fait la crédibilité de la Suisse. Si vous prenez Genève, avec toute sa tradition avec ce que j'appelle l'«esprit de Genève», Genève tel que le ressentent les deux partenaires, et que vous vous en imprégnez, vous verrez qu'on n'y joue pas de

rôle, mais qu'on y est simplement soi-même. Cette réalité est un atout d'aujourd'hui et de demain. Cette réalité a aussi en quelque sorte fourni un terrain aux deux supergrands – les deux ont nommé cet Etat neutre et ont insisté sur l'importance de cette neutralité –, terrain qui leur permettait, dans cette atmosphère suisse, de mieux faire connaissance et de trouver un langage commun. Pour la Suisse, à mon avis, c'était également une semaine importante.

Pensez-vous qu'après ce sommet la Suisse présente un autre visage au monde,

qu'elle prend plus de poids, que son profil est différent, mieux défini qu'avant?

Quand on porte un jugement sur son propre pays, il convient de rester modeste. Je suis heureux d'avoir constaté – avec tous les autres citoyens suisses – que les deux grandes nations ont redécouvert, d'une manière tout à fait nouvelle, la valeur de notre pays et qu'elles-mêmes se félicitaient de pouvoir mener leurs entretiens dans notre Suisse. Elles ont d'ailleurs toutes les deux déclaré être prêtes à revenir si besoin était. La crédibilité de notre politique a été mise à l'épreuve. C'est là une bonne chose. □